

Texte 4

Socrate - La mort, pensons-nous que c'est quelque chose ?

Simmias - Oui, assurément, fut la réponse de Simmias.

Socrate - Se peut-il qu'elle soit autre chose que la séparation de l'âme d'avec le corps ? C'est bien cela, être mort : le corps séparé d'avec l'âme en vient à n'être que lui-même en lui-même, tandis que l'âme séparée d'avec le corps est elle-même en elle-même ?

Simmias - Non c'est bien cela, dit-il.

Socrate - Est-ce que cela te paraît être le propre d'un homme qui est philosophe que de prendre au skieurs ce qu'on appelle des plaisirs, l'espèce de plaisirs que l'on prend, par exemple, à la nourriture et à la boisson ?

Simmias - Pas du tout, Socrate, dit Simmias.

Socrate - Et tous les autres soins que l'on donne au corps ? Crois-tu qu'un homme de ce genre leur accorde quelque importance ? Par exemple, acheter des manteaux et des chaussures qui soient distinguées, crois-tu qu'il y accorde quelque importance ?

Simmias - Pour moi, je crois qu'il n'y accorde aucune importance, dit-il en tout cas celui qui, vraiment, est philosophe.

Socrate - Ton opinion, dit Socrate, est donc que, en général, la préoccupation d'un tel homme n'est pas de se soucier du corps mais de s'en éloigner autant qu'il en est capable et de se tourner vers l'âme ?

Simmias - Selon moi, oui.

(...)

Socrate - Bon. Et quand il s'agit de se mettre à penser ? Le corps fait-il, ou non, obstacle, quand, poursuivant une recherche, on s'avise de l'y associer ? Je veux dire à peu près ceci: la vue, ou encore l'ouïe, comportent-elles pour les hommes une vérité quelconque ? Si permis les perceptions du corps, ces deux-là ne sont ni exactes ni claires, ne parlons pas des autres. Car elles sont toutes, j'imagine plus imparfaites que celles-là. N'est-ce pas ton avis ?

Simmias - Si tout à fait, dit-il.

Socrate - A quel moment donc, dit Socrate, l'âme saisit-elle la vérité ? Chaque fois en effet qu'elle se sert du corps pour tenter d'examiner quelque chose, il est évident qu'elle est totalement trompée par lui. Alors, n'est-ce pas dans l'acte de raisonner, et nulle part ailleurs, qu'en vient à se manifester à elle ce qu'est réellement la chose en question ?

Simmias - Oui.

Socrate - Et, je suppose, l'âme raisonne le plus parfaitement quand ne viennent la perturber ni audition, ni vision, ni douleur, ni plaisir aucun ; quand au contraire elle se concentre le plus possible en elle-même en envoie poliment promener le corps ; quand, rompant autant qu'elle en est capable toute association comme tout contact avec lui, elle aspire à ce qui est ?

Simmias - Oui.

Socrate - Bien ; et maintenant, Simmias, ceci encore : affirmons-nous qu'il existe quelque chose de juste en soi, de beau en soi, de bon en soi ou le nions-nous ?

Simmias - Par Zeus, certes.

Socrate - Une chose de ce genre, en as-tu encore jamais vu, des yeux vu ?

Simmias - En aucune façon dit-il.

Socrate - Mais ces choses, alors, tu les as saisies par une perception différence de celles qui ont le corps pour instrument ? je veux parler de ce qui, pour chaque chose (par exemple, la grandeur, la santé, la force, bref toutes choses sans exception) constitue son essence : ce que chacune se trouve être. Est-ce que c'est par l'intermédiaire du corps qu'est considéré ce qu'il a de plus vrai en elle ? Est-ce que ce n'est pas plutôt de cette manière : celui de nous qui sera le mieux, et avec le plus grand souci et précision, préparé à réfléchir sur ce qu'est, en elle-même, chacune des réalités qu'il examine, ne serait-il pas, lui, sur la bonne voie, et aux plus près de connaître chacune de ces réalités ?

Simmias - Si absolument.

Socrate - C'est donc lui qui mènerait cette activité de la façon la plus pure, en ayant, le plus possible, recours à la réflexion seule pour aller vers chaque réalité, sans faire, quand il réfléchit, intervenir ce qu'il voit, sans trainer avec lui aucune sensation d'aucune sorte quand il est en train de raisonner ?

Simmias - C'est extraordinairement vrai, ce que tu dis, Socrate, répondit Simmias.

Socrate - Ainsi, pour nous, réellement, la preuve est faite : si nous devons jamais savoir purement quelque chose, il faut que nous nous séparions du corps et que nous considérions avec l'âme elle-même les choses elles-mêmes. Alors, à ce qui semble, nous appartiendra enfin ce que nous désirons et dont nous affirmons être amoureux : la pensée. Cela, une fois que nous aurons cessé de vivre - tel est le sens de notre raisonnement - et non pas de notre vivant. Car s'il est impossible, en la compagnie du corps, de rien connaître purement, de deux choses l'une : ou bien il n'existe aucune manière possible d'acquérir le savoir, ou bien c'est une fois qu'on en aura fini, puisque c'est alors que l'âme, elle-même sera séparée du corps, mais pas avant. Et tout le temps que nous vivons, nous nous approcherons au plus près du savoir lorsque, autant qu'il est

possible, nous n'aurons ni commerce ni association avec le corps, sauf en cas d'absolue nécessité. (...). Ainsi, si tu vois un homme se révolter quand il est sur le point de mourir, c'est qu'il n'était ni ami du savoir mais un quelconque ami du corps.

Phédon, Platon